

Bernard Galand
Le Festin de l'ombre

ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication

Le Festin de l'ombre

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

L'Offense, 1999.

Bernard Galand
Le Festin
de l'ombre

R O M A N

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

**© by Éditions Denoël, 2000
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25139-X
B 25139-0**

Qui que tu sois, qui oses venir tout armé sur
ces bords, dis ce que tu cherches et n'avance
pas. C'est ici le séjour des Ombres.

VIRGILE, *Énéide*, Livre VI

Elle avait acheté des fleurs avant de venir, sans doute au marché qui s'agitait en bas sur le boulevard, et elle me les a tendues en penchant la tête. C'était la première fois qu'une femme m'offrait des fleurs, et j'étais tellement embarrassé avec mon bouquet que je n'ai pas su le disposer dans un vase avant de la prendre dans mes bras. D'ailleurs, je n'ai pas de vase. Alors j'ai essayé de l'embrasser en gardant toute cette végétation à la main, mais les feuilles et les pétales m'ont agacé le nez de manière irrésistible et j'ai dû me détourner pour éternuer comme un misérable. Au lieu de s'enfuir en courant, elle a été prise d'un fou rire et elle s'est serrée contre moi en disant que je la surprendrais toujours.

Moi aussi, elle m'avait surpris. Bien sûr, depuis deux semaines qu'elle venait à mon cours, j'avais remarqué ses yeux fixés sur moi. Ses yeux noirs qui ne cillaient pas et qui semblaient chercher quelque chose au bord de mes lèvres. Mais j'avais l'esprit ailleurs, j'étais préoccupé par la composition de mon cinquième roman, au point

d'oublier les gens, même ceux qui faisaient semblant de m'écouter. Et puis j'avais l'habitude de voir des femmes s'installer pour quelque temps aux premiers rangs de l'amphi. Elles trompaient leur ennui en prenant une pose d'intellectuelle appliquée, de la même façon qu'elles trompaient leurs maris en poussant des soupirs exagérés. Tout cela finissait par les fatiguer, et elles quittaient mon séminaire comme elles abandonnaient leurs amants, avec une moue discrète. Je ne m'en formalisais plus depuis longtemps. L'École des Hautes Études était ouverte à tous et elle accueillait, outre de véritables étudiants, les clochards du quartier et quelques âmes errantes de Passy. Nous le savions si bien, mes collègues et moi-même, que nous commencions souvent l'année par des conférences très austères, voire carrément ennuyeuses, histoire de décourager les parasites. Pour ma part, j'avais entamé mon cycle sur la pensée mathématique avec une série de leçons sur les paradoxes induits par les nombres transfinitis, leçons parfaitement inutiles et tout à fait absconses. Mais elle était restée. Toujours à la même place, au premier rang. Avec ses yeux.

Et avec son paquet de cigarettes posé sur la table, devant elle. Des Gauloises filtre. Depuis les nouvelles lois interdisant le tabagisme dans les lieux publics, les fumeurs, qui souffraient déjà de leur vice névrotique, étaient maintenant la proie d'une obsession lancinante : trouver le bon endroit, au bon moment, pour pouvoir en allumer une sans se faire traîner devant les tribunaux.

Bien entendu, dans l'angoisse de laisser passer une occasion propice, ils sortaient leurs paquets avec fébrilité chaque fois que c'était permis, et ils fumaient deux fois plus qu'avant la prohibition. Je n'échappais pas à cette maladie infantile et, dès que j'avais terminé ma prestation, je me précipitais dans la cour intérieure en tâtant les poches de ma veste pour vérifier que se trouvaient bien le paquet d'un côté, et le briquet de l'autre. Je ne pouvais pas fumer dans la pièce qui me servait vaguement de bureau, du fait qu'une secrétaire hargneuse, asthmatique et procédurière y avait pris ses quartiers. Ils avaient dû l'importer directement des États-Unis. Alors, même par grands froids, je m'asseyais sur les marches en pierre et j'aspirais ma première bouffée avec un plaisir teinté d'amertume.

C'était là, bien sûr, qu'elle avait fini par me retrouver. Le soleil avait disparu derrière les bâtiments et, sans doute parce qu'elle frissonnait, elle s'était serrée contre moi en s'asseyant.

— Ce n'est pas très original, mais je vais vous demander du feu.

J'avais eu deux longues heures pour repérer le briquet qu'elle avait enfilé dans son paquet de Gauloises, mais je lui avais tendu le mien sans faire de commentaires.

— Est-ce que c'est bientôt fini, le transfini ?

— Oui, avais-je dit en riant. La semaine prochaine on attaque les choses dans le bon ordre.

— En commençant par la métaphysique, alors ?

— Exactement ! Vous en savez, des choses !

— J'ai une maîtrise de lettres classiques. Mais je ne m'en sers pas. Je suis une femme mariée, qui ne travaille pas.

J'avais médité toutes ces informations en fumant lentement une deuxième cigarette. Je sentais qu'elle avait le visage tourné vers moi, mais j'avais continué à regarder mes chaussures.

— Pourquoi venez-vous à mon séminaire ?

— Parce que j'ai entendu parler de vous.

Dites à un intellectuel qu'il est célèbre et vous lui donnez une joie d'enfant. Il faut le comprendre aussi : rester dans un anonymat humiliant, parfois misérable, alors que des analphabètes gagnent des fortunes insultantes et suscitent l'adoration des foules en lançant un ballon dans un panier, tout cela peut rendre Socrate un peu morose. Même Socrate, j'insiste. Alors moi, bien sûr, j'avais ressenti ce soir-là une dilatation de l'ego qui m'avait légèrement soulevé au-dessus du sol.

— Il faut quand même que je vous avoue que je n'ai lu aucun de vos romans. Même pas le dernier, dont on a un peu parlé dans la presse.

Ah bon ! Brutale contraction de l'ego et douloureuses retrouvailles avec le sol. La pierre était froide sous nos fesses et c'était sans doute pour cela qu'elle s'était levée en s'étirant.

— Il n'empêche, ajouta-t-elle doucement. C'est un peu bizarre qu'un mathématicien écrive des romans.

— C'est parce que j'en avais assez de rester méconnu. Je voulais passer à la télévision, comme tout le monde.

— Je ne vous crois pas. Au revoir.

— Vous avez toujours mon briquet.

— Prise de guerre. Il fallait me donner du feu comme un vrai gentleman. En le gardant dans votre main et en protégeant la flamme.

Elle m'avait fait un sourire rapide et puis elle était partie en traversant la cour. C'était en la regardant marcher que j'avais ressenti pour la première fois ce vide dans le ventre. Un vide que je m'étais empressé d'oublier. Mais, deux jours après, elle m'avait rendu mon briquet en me rejoignant sur la même marche.

— Je rends toujours ce que je prends. Et puis je fais des cadeaux aussi.

Elle tenait à la main un paquet de la marque que je fumais. Elle l'avait ouvert soigneusement, comme je fais d'habitude, en déchirant le papier argenté selon le petit carré délimité par les bords et la bande bleue qui portait une sorte de blason. Elle avait des mains émouvantes, qui gardaient des traces d'enfance dans la forme des doigts. Elle avait allumé une cigarette et me l'avait glissée entre les lèvres.

— Je suis certaine que vous fumez beaucoup. C'est étonnant que vous ayez une aussi belle voix.

Et elle avait de nouveau traversé la cour pour me quitter. La troisième fois, elle m'avait fait attendre. Pendant toute la durée de ma leçon elle m'avait fixé avec

plus d'intensité que d'habitude, sans prendre aucune note. Ce jour-là elle portait un chignon, et j'avais été un peu troublé par la naissance de son cou pendant que je faisais une lecture critique des Prolégomènes. J'avais été encore plus troublé de la voir quitter l'amphithéâtre à pas pressés, sans me jeter un regard. J'étais allé fumer ma cigarette en me disant qu'au moins j'avais toujours mon briquet.

Et puis elle était arrivée, mais en venant de l'autre côté de la cour. Elle avait fait le tour du bâtiment pour parcourir tout cet espace en se dirigeant vers moi, pour que j'aie le temps de la regarder. Il y avait un peu de brume, et le soir tombait, mais je la voyais très bien, je voyais sa démarche où se mêlaient la décision et l'inquiétude. Elle n'était même pas consciente de l'élégance qui se dégageait de son corps, c'était sans doute cela qui lui donnait ce charme particulier. J'étais assis sur ma marche habituelle et elle s'était accroupie entre mes jambes en posant ses mains sur mes genoux. Je n'avais pas bougé, j'attendais ce qu'elle allait me dire.

— J'ai un problème.

En remarquant la souplesse avec laquelle elle s'était accroupie je m'étais brusquement rendu compte de sa jeunesse. Étrangement, je n'y avais pas pensé avant. J'étais beaucoup plus vieux qu'elle, je n'aurais pas pu ployer les genoux, comme ça, sans qu'on entende des craquements inquiétants, et après il aurait fallu une grue

pour me relever. Aussi, j'avais eu un accès de tristesse tandis qu'elle répétait son étrange déclaration.

— J'ai un problème.

— Nous avons un problème tous les deux.

J'avais murmuré cela en mettant ma main sur la sienne. Alors elle l'avait saisie pour la garder contre sa joue avant d'en embrasser la paume et de la lécher à petits coups de langue. Elle ne me regardait plus, elle scrutait les lignes sur ma peau, des lignes que l'âge commençait à creuser, et puis elle suivait leur fuite avec ses lèvres.

— Je ne peux pas vous donner mon numéro de téléphone. À cause de mon mari.

J'avais peur qu'on nous surprenne dans cette position, et je m'étais relevé en l'entraînant avec moi. Elle s'était détournée pour chercher dans son sac un carnet qu'elle avait soigneusement ouvert à la bonne page avant de me le tendre. Il y avait déjà mon nom écrit, juste devant l'espace libre où ne manquaient plus que mon adresse et mon téléphone. Elle avait tout prévu et j'avais inscrit mes coordonnées avec la même nécessité qu'on aboutit à la conclusion d'une démonstration.

Elle m'avait appelé tard dans la soirée du lendemain, alors que je venais de m'endormir. L'appareil était à côté de mon lit et la sonnerie m'avait atteint de plein fouet, un coup de lanière au milieu de la tête.

— J'ai envie de vous.

Elle avait parlé pendant deux heures. J'aimais sa voix,

et surtout son rire quand elle me disait qu'elle était sûre que j'avais peur de ce qui allait arriver, mais que je ne devais pas avoir peur, qu'elle savait depuis toujours qu'elle me rencontrerait, que tout avait déjà la clarté de l'évidence.

— Je viens vous voir dimanche, vers midi. Vous me ferez l'amour.

Et donc, elle avait ce bouquet de fleurs en arrivant. Des fleurs que j'ai fini par disposer maladroitement dans une carafe d'eau avant de l'entraîner dans le séjour.

— À table!

— Ah non! Je ne suis pas venue ici pour manger!

Ah si! Je m'étais donné la peine d'aller chez un traiteur et d'y acquérir des mets somptueux à un prix exorbitant. Et puis je ne sautais jamais un repas. Passé une certaine heure, je commençais à gronder comme un fauve si je ne mangeais pas. Il fallait que je dévore et que je boive, comme les héros de Rabelais, à cette différence près que je restais désespérément maigre, quasiment filiforme. Ce handicap obstiné, cette incapacité à prendre un peu d'épaisseur m'avait détourné du sport et condamné à brader ma jeunesse dans des études interminables pour habiter, sans ridicule, ce corps d'intellectuel. Au demeurant, je connaissais le destin qui m'attendait : celui d'un vieillard long et sec, guettant l'ouverture des restaurants pour dîner seul dans une salle encore déserte, finissant son café quand les autres en seraient juste à l'apéritif. Ce contraste entre cette frin-

gale inépuisable et ma silhouette d'anorexique étonnait toujours le monde mais je n'en avais cure, et je continuais à dévorer.

— Moi je déjeune, ai-je dit avec fermeté.

Au début elle m'a regardé manger avec un air exaspéré et puis elle a pris une moitié de langouste qu'elle a entourée de mayonnaise. Elle m'a rattrapé pendant que j'allais chercher la suite dans la cuisine et elle a attaqué le poulet en gelée avec une hâte qui m'a causé une légère angoisse : il n'y avait que deux morceaux et je me suis dépêché de me servir à mon tour. En revanche elle a refusé le vin que je versais dans son verre en plantant ses yeux dans les miens.

— Je ne bois jamais.

Soit. Cela me poserait des problèmes au restaurant car j'avais horreur de commander des demi-bouteilles mais j'aurais eu mauvaise grâce à me plaindre de sa sobriété, les femmes alcooliques devenant aussi fréquentes que les mères indignes. Elle a fumé une cigarette pendant que je préparais le café, un café que nous n'avons pas eu le temps de boire parce qu'elle m'a saisi par la main en se levant brusquement.

— Montrez-moi votre chambre.

Elle s'est déshabillée au pied du lit, sans plier ses vêtements, à l'inverse de certaines femmes qui préparent leur désir comme on range du linge. Elle s'est approchée de moi et elle a déboutonné ma chemise.

— Prenez-moi, s'il vous plaît.

J'allais lui expliquer que les hommes et les femmes ne pourraient jamais se comprendre, qu'ils étaient nés sous le signe de leur différence et qu'ils resteraient toujours séparés par cette étrangeté agaçante autant qu'irréductible. Que l'amour est une tentative baroque et puérile pour combler ce fossé, et que c'est justement l'infinie répétition de son échec qui lui donne le sentiment d'éternité. Je savais tout cela, comme je savais que le désir procédait de la même illusion. J'allais le lui expliquer, tranquillement, et revenir dans mon âge, cet âge où l'on ne cherche plus à fuir une solitude irrémédiable.

— Prenez-moi maintenant. Je vous en prie.

Ce n'était pas très raisonnable de continuer à l'embrasser pendant qu'elle s'affairait sur la ceinture de mon pantalon. De toute façon, cela ne pouvait aboutir, mon corps était resté trop longtemps dans l'indifférence et il ne saurait plus répondre à cette urgence. Il valait mieux tout arrêter. J'ai voulu le lui dire mais je n'ai pas pu parce que j'étais en train de lui mordre l'épaule pour avoir le goût de sa peau. C'est à ce moment-là que j'ai compris que je ne voudrais plus jamais desserrer les dents.

Il y a un arbre juste devant la fenêtre de ma chambre et l'ombre étirée de ses branches nous a avertis de l'heure avant le coucher du soleil. Elle s'est allongée en travers du lit en posant sa tête sur mon ventre et m'a demandé une cigarette. Cela faisait des heures que nous n'avions pas fumé, ce qui prouve, une fois encore, que la luxure est une vertu qui nous éloigne de bien des vices. Je le lui

ai dit en posant le cendrier sur le lit, à côté de sa hanche droite, pour qu'elle puisse secouer sa cendre sans se soulever. Elle a souri en expirant la fumée, et puis elle s'est tournée vers moi.

— J'ai deux choses à vous dire. La première est que je vous aime. Je vous aime depuis toujours. J'ai dû vous aimer avant ma naissance et je vous aimerai certainement après ma mort.

Elle s'est relevée d'un seul coup de reins, avec la souplesse de son âge, et elle s'est habillée lentement, comme si elle voulait caresser son corps. Je n'ai pas bougé, je suis resté sur le lit, même quand elle est allée dans la salle de bains pour refaire son chignon. Je n'ai réagi que lorsqu'elle est revenue s'asseoir à côté de moi pour m'embrasser légèrement sur la joue.

— Vous aviez une deuxième chose à me dire.

— Oui, murmura-t-elle. Adieu.

J'ai entendu la porte quand elle est partie. Elle a dû essayer de la fermer doucement pour ne pas briser le silence qu'elle laissait derrière elle, mais on est obligé de la claquer et de faire un bruit définitif. Un bruit net et parfait. D'ailleurs tout était parfait. J'adorais les histoires d'amour qui se terminaient dans le temps même où elles començaient. C'était absolument parfait. Je pouvais enfiler mon peignoir et me remettre à mon clavier. Non, d'abord j'allais réchauffer le café oublié depuis le début de l'après-midi, parce que j'avais un vide au milieu du ventre. Ce devait être une petite faim. En me brûlant les

lèvres sur le bord de la tasse j'effacerais le goût de sa peau, et ensuite, avec une cigarette, voire deux, voire le paquet entier, je reprendrais mon premier chapitre là où je l'avais laissé.

Au lieu de ça, j'ai écouté de la musique en regardant par la fenêtre. Du Bach, pour bien faire. En voilà un qui avait fait vingt enfants, qui avait épuisé trois femmes sous lui, et que ce priapisme n'avait pas empêché de composer. Il faisait nuit quand je me suis arraché de la fenêtre et que j'ai commencé à traîner du côté de la porte d'entrée, comme si elle pouvait être derrière, comme si cela ne faisait pas des heures que je fumais sans écrire. Je voulais juste lui dire que j'avais encore le souvenir de sa peau au bout de mes doigts, au bord de mes lèvres. Simplement cela. Je ne lui aurais pas avoué que j'avais mal au ventre, que j'avais faim mais que je ne pouvais rien avaler. Je ne lui aurais pas demandé pourquoi elle m'aimait depuis toujours. J'aurais seulement planté mes dents dans son épaule pour retrouver un goût qui me manquait depuis la fin de l'après-midi. Depuis très longtemps, en fait, depuis le néolithique, depuis les temps immémoriaux où je m'enfonçais en elle en lui mordant la nuque.

J'ai essayé de me raisonner dans le couloir. Je me suis appuyé contre le mur et, la joue contre la tapisserie, je me suis répété que ce n'était qu'une femme. Et puis, au moment où je commençais à griffer le papier, on a frappé à la porte. Je le savais, j'en étais sûr. C'était elle

Bernard Galand


•• Le Festin de l'ombre

Bernard Galand est né en 1945. Il est l'auteur de *Mélissa* (Prix des Critiques 1978) et de *L'Offense*.

« Il s'était même avancé vers elle pour la frapper. Alors elle s'était jetée dans ses bras et il s'était mis à trembler pendant qu'elle le serrait à lui briser les côtes. Il avait toujours été un peu maigre et elle aimait le ser-
rer comme ça, pour sentir ses os s'enfoncer en elle. Et puis, ils étaient partis dans la chambre. Ils avaient passé la journée à faire l'amour et à boire. Tant et si bien qu'ils s'étaient endormis l'un contre l'autre, dans un abandon si profond que, lorsque qu'ils s'étaient réveillés, l'heure du dernier avion était passée. Et Coré avait éprouvé une tristesse mortelle. Parce que dormir dans ses bras, en collant son dos contre lui et en mêlant ses jambes aux siennes, était un plaisir qui était devenu trop douloureux. Et aussi parce qu'elle ne pouvait plus rentrer et retrouver le juge. Alors elle avait recommencé à boire en regardant la nuit s'épaissir sur l'océan. »

Paris, Tahiti : deux récits se répondent. Un personnage et son auteur. L'un cherche à percer le secret de la mort de son père. L'autre se laisse dévaster par un impossible amour. Un roman à deux voix qui dit la fièvre d'aimer et de se détruire.

DENOËL

B 25139.0  9.00
ISBN 2.207.25139.X
115 FF TTC



Extrait de la publication